

B I B H O U T I   B H O U S H A N   B A N E R J I

# DE LA FORÊT

*Roman traduit du bengali (Inde)  
et présenté par France Bhattacharya*

ZULMA  
18, rue du Dragon  
Paris VI<sup>e</sup>

La couverture de *De la forêt*  
a été créée par David Pearson,  
à partir d'une œuvre originale de Roshni Vyam.

Titre original :  
*Aranyaka*

© Zulma, 2020, pour la traduction française.

Si vous désirez en savoir davantage  
sur Zulma ou sur *De la forêt*  
n'hésitez pas à nous écrire  
ou à consulter notre site.  
[www.zulma.fr](http://www.zulma.fr)



## PROLOGUE

*J'étais assis sur le Maidan, tout près du Fort, après une rude journée de travail au bureau.*

*À côté de moi se dressait un amandier sauvage. Je laissais mon regard vagabonder au-delà de l'arbre en direction du Fort quand mon œil s'arrêta sur les rives ondoyantes de la pièce d'eau ; soudain, j'eus l'impression que c'était le soir et que je me tenais au bord de l'étang de Sarasvati, à la limite nord de Labatuliya. L'instant d'après, un klaxon sur la route de la Porte de Plassey mit fin à mon enchantement.*

*C'était il y a très longtemps et pourtant il me semblait que c'était hier.*

*Plongé jour et nuit dans le vacarme et l'agitation de Calcutta, quand je pense à présent aux forêts de Labatuliya-baihar ou d'Ajmabad dans le clair de lune ou par une nuit calme et ténébreuse, aux étendues couvertes de tamaris, aux rives où se pressent les hautes herbes de kans, à la ligne cendrée des collines qui se perd à l'horizon, aux pas rapides des antilopes nilgai qui tambourinent dans la nuit, aux buffles sauvages venus boire au bord de l'étang de Sarasvati aux heures brûlantes de la mi-journée, à la beauté des fleurs sauvages sur la vaste plaine pierreuse et aux épaisses forêts de flamboyants écarlates, je me dis que j'ai rêvé un monde de beauté dans les profondeurs du sommeil, un soir, à la fin d'une journée de loisir. Comme s'il n'existait nulle part au monde une terre semblable.*

*Et ce n'était pas qu'un paysage, combien d'hommes de toutes sortes n'avais-je pas rencontrés !*

*Kunta... Je me souviens de Kunta. Comme si je voyais, encore maintenant, la pauvre femme avec sa ribambelle d'enfants cueillir des jujubes pour subvenir à leurs besoins, dans la vaste savane de Sungthiya-baihar. Ou bien c'est une nuit d'hiver au clair de lune, je la vois qui se tient près du puits, dans un coin de la cour de la katcheri d'Ajmabad, dans l'espoir de repartir avec les restes de mon repas.*

*Dhaturiya. Je me souviens de Dhaturiya, le jeune danseur...*

*Les récoltes du district de Dharampur étant perdues, il était venu espérant se procurer de quoi manger en dansant et en chantant dans les villages ensauvagés et dépeuplés de Labatuliya... Quel sourire ravi avait éclairé son visage lorsque je lui avais donné des graines frites de millet sauvage avec de la mélasse de canne ! C'était un beau garçon de treize ou quatorze ans avec des cheveux ondulés, de grands yeux et une attitude un peu féminine. Il n'avait ni père ni mère, aucune famille, très jeune il avait dû se débrouiller tout seul. Où donc la vie l'a-t-elle mené, au loin, dans le courant du monde ?*

*Je me rappelle aussi Dhaotal Shahu, l'usurier aux mœurs si simples. Il est assis dans un coin de ma cabane d'herbe, en train de couper de grosses noix d'arec avec des ciseaux. Et devant sa petite hutte au plus profond de la jungle, Raju Panré, un brahmane pauvre, chante pour lui-même « Sois compatissant ! » en veillant sur ses trois buffles.*

*Le printemps est descendu sur l'immense forêt au pied de la montagne de Mahalikhharup, et une profusion de fleurs jaunes a éclo à Labatuliya-baihar ; une tempête de sable recouvre l'horizon cuivré brûlé par le soleil de midi ; la nuit, une guirlande de feu éclaire la montagne de Mahalikhharup ; on a commencé à brûler la forêt de sal pour la défricher. J'ai connu tant de jeunes enfants, d'hommes et de femmes démunis ; combien d'usuriers cruels, de*

*chanteurs, de bûcherons, de mendiants dont les vies si diverses me sont devenues familières. Assis dans la cour de ma cabane d'herbe au milieu des ténèbres, j'écoutais les histoires extraordinaires des chasseurs, qui disaient avoir vu l'immense dieu protecteur des buffles sauvages, au bord de la fosse recouverte de branchages, une nuit épaisse, dans la forêt domaniale de Mohanpura.*

*C'est d'eux que je parlerai. Il y a des chemins en ce monde que peu de gens empruntent, des chemins où le flot de vies étonnantes se croisent et s'écoulent dans le lit caillouteux de rivières inconnues. Ces chemins, je les ai parcourus, et aujourd'hui encore, je ne peux oublier cette rencontre.*

*Mais ces souvenirs ne sont pas joyeux, ils sont douloureux. C'est de mes mains que cette nature sauvage et libre a été détruite, et je sais que les divinités de la forêt ne me le pardonneront jamais. On dit que le poids du péché est plus léger si le pécheur le confesse.*

*Tel est l'objet de ce récit.*

## PREMIER CHAPITRE

Cette histoire commence il y a quinze ou seize ans, à Calcutta. J'avais obtenu ma licence, mais j'étais au chômage. Malgré tous mes efforts, je n'avais pas réussi à trouver de travail.

C'était le jour de la fête de la déesse Sarasvati. Je logeais depuis longtemps dans le même foyer pour étudiants, le directeur ne se montrait donc pas trop exigeant. Malgré tout, ses avertissements qui se multipliaient me causaient une grande anxiété. On avait installé une effigie de la déesse dans la maison, et la cérémonie serait célébrée avec un certain éclat.

Ce matin-là, en me réveillant, je me dis que c'était un jour de congé, les quelques bureaux qui m'avaient laissé un peu d'espoir seraient fermés. Il était donc inutile de m'y rendre. Il valait mieux que j'aie me promener pour contempler, ici et là, les effigies de la divinité.

C'est alors que le garçon qui travaillait au foyer vint me remettre un papier. C'était une relance du directeur. Ce jour-là, un repas de fête serait servi au foyer. J'avais deux mois d'arriéré de loyer, et si je ne lui remettais pas au moins dix roupies, il me faudrait aller prendre mes repas ailleurs.

Il n'y avait rien à redire à cela mais, comme toute ma fortune se limitait à deux roupies et quelques *annas*, je sortis de la maison sans rien dire. De la musique résonnait partout dans le quartier, des enfants s'agitaient et faisaient du tapage au coin de la ruelle. L'échoppe d'Abhay regorgeait de sucreries variées, bien disposées sur des plateaux. Un orchestre s'était installé

devant la grille de l'université. Les gens revenaient du marché chargés de guirlandes de fleurs et autres offrandes pour le culte.

Je me demandais où aller. Cela faisait un an, jour pour jour, que j'avais quitté mon poste d'enseignant à l'école de Jorasanko. Depuis, je ne faisais rien. Dire que je ne faisais rien n'est pas exact. En fait, il n'y avait pas une société commerciale, pas une école, pas un journal ni la maison d'aucun homme riche où je ne sois allé au moins dix fois. La réponse était partout la même : aucun poste disponible.

Soudain, je tombai sur Satish. Nous avons habité la même résidence universitaire, et à présent, il exerçait comme juriste dans le quartier d'Alipur. Sa carrière n'était probablement pas un tel succès, car pour maintenir la tête hors de l'eau et faire vivre sa famille, il donnait des leçons particulières du côté de Ballygunje. Quant à moi, je surnageais à peine. Mais en apercevant Satish, j'oubliais aussitôt tout cela.

« Où vas-tu donc ? s'écria-t-il. Viens, allons voir l'effigie de la déesse au Hindu Hostel, dans nos anciens quartiers. Il y aura un beau concert, cet après-midi. Viens ! Tu te souviens d'Abinash, dont le père était un riche propriétaire terrien de Mymansingh, c'est un artiste célèbre à présent. Il va chanter et m'a donné une invitation. Je m'occupe de temps en temps d'affaires pour leurs propriétés. Viens, il sera content de te voir. »

Cinq ou six ans plus tôt, quand j'étais étudiant, ma seule envie était de m'amuser. Je dois admettre que cette mentalité ne m'avait pas encore quitté. Ma visite au Hindu Hostel pour voir leur statue de la déesse se transforma en invitation à déjeuner. Beaucoup de jeunes gens originaires de ma région logeaient là. Ils ne voulaient pas me laisser repartir. Mais je déclinai : « Le concert n'aura lieu que cet après-midi, pourquoi resterais-je dès maintenant ? Je vais rentrer déjeuner chez moi et je reviendrai plus tard. » Heureusement, ils ne m'écoutèrent

pas, sinon j'aurais été obligé de jeûner pour la fête de Sarasvati ! Après avoir reçu une lettre si désagréable du directeur et n'avoir pas payé une seule roupie, je n'aurais pas osé festoyer des galettes frites et du riz au lait du foyer. C'était donc parfait : je profitai de l'invitation et je pris place ensuite pour le concert. Je retrouvai la joie que j'éprouvais quand j'étais étudiant. Qui se souciait d'être ou non sans emploi ? Qui pensait à la mine courroucée du directeur du foyer ? En me laissant emporter par la musique, dans les flots des *thungris* et des *kirtans*, j'oubliai que si je ne parvenais pas à lui payer son dû il me faudrait, dès le lendemain matin, me nourrir de vent. Il était onze heures du soir lorsque le concert prit fin.

Je retrouvai Abinash. Quand nous habitons là, nous étions, lui et moi, les champions du club des débats. Une fois nous avions invité Sir Gurudas Banerji à présider. Le thème était : « Doit-on rendre obligatoire l'enseignement religieux dans les écoles et les universités ? » Abinash était en faveur de la motion et moi son opposant. Après un débat houleux, le président m'avait accordé la victoire. Depuis ce jour, Abinash et moi étions devenus très bons amis, même si nous ne nous étions pas revus depuis la fin de nos études.

« Viens, me dit-il, j'ai une voiture, je te raccompagne. Où habites-tu ? » Alors que je descendais, devant la porte du foyer, il me dit : « Écoute, viens prendre le thé chez moi, à Harrison Road, demain à quatre heures. N'oublie pas. C'est le 2/33. Note-le dans ton carnet. »

Le lendemain, après avoir localisé Harrison Road, je cherchai la maison de mon ami. Elle n'était pas très grande, mais il y avait un jardin devant et un autre derrière. Des bignonias s'épanouissaient sur les grilles au pied desquelles se tenait un gardien népalais. Le nom du propriétaire était gravé sur une plaque de cuivre. Un chemin de gravier rouge traversait une pelouse bien verte et, derrière, se dressaient des

manguiers, des frangipaniers et autres arbres à fleurs. Une grosse voiture était garée sous le portique. Tous les signes de richesse étaient là, il n'y avait pas d'erreur possible. Je montai quelques marches et entrai dans le salon.

Abinash me fit asseoir très gentiment et presque aussitôt nous nous plongeâmes dans l'évocation des jours d'autrefois. Le père de mon ami était un grand propriétaire terrien de Mymansingh. Toute la famille était partie le mois précédent pour assister au mariage d'une nièce, et personne n'était encore de retour.

« Que fais-tu maintenant, Satya ? me demanda Abinash après un moment.

— J'ai enseigné quelque temps à l'école de Jorasanko, mais à présent je suis sans travail. Je n'ai plus envie d'enseigner. J'ai une ou deux choses en vue qui pourraient marcher, dans un autre domaine. »

En réalité je n'avais rien de tel, mais Abinash était un fils de riche, leurs propriétés foncières étaient immenses. J'avais répondu cela pour ne pas lui donner l'impression que je mendiais un emploi.

Abinash réfléchit un instant : « Quelqu'un d'aussi qualifié que toi ne mettra pas longtemps à trouver du travail, c'est certain. Mais j'ai une idée : tu as bien étudié le droit ?

— Oui, j'ai mon diplôme, c'est vrai, mais je n'ai pas envie d'être avocat.

— Ma famille possède des forêts dans le district de Purnea, au Bihar. Près de quatre cents hectares. Nous avons bien un manager là-bas, mais on ne peut pas lui faire confiance pour installer des métayers sur une aussi grande surface. Nous cherchons quelqu'un de compétent. Tu serais intéressé ? »

J'avais peine à en croire mes oreilles. Que disait-il là ! L'offre d'emploi que je cherchais désespérément dans les rues de Calcutta depuis un an, voilà qu'elle surgissait de façon tout à

fait inopinée à l'occasion d'une invitation à prendre le thé!

Il fallait pourtant que je garde ma dignité. Je répondis donc avec indifférence en m'efforçant de rester calme : « Ah bon ! Je vais réfléchir. Tu es là demain ? »

Abinash était quelqu'un de très simple et de très ouvert. « Laisse tomber tes réflexions. Je vais écrire à mon père dès aujourd'hui. Nous cherchons un homme de confiance. Nous ne voulons pas d'un de ces administrateurs de métier, ce sont presque tous des voleurs. Ce qu'il nous faut, c'est un homme instruit et intelligent, tel que toi. Nous voulons installer de nouveaux métayers. C'est une immense forêt. On ne peut pas confier cette responsabilité à n'importe qui. On se connaît depuis longtemps et je te connais par cœur. J'écris tout de suite à mon père pour qu'il t'envoie ta lettre d'embauche. »



Il n'est pas nécessaire d'en dire davantage sur la façon dont j'obtins ce travail. Le but de ce récit est tout autre. En bref, deux semaines plus tard, je descendais du train avec mes bagages dans une petite gare des chemins de fer.

C'était une fin d'après-midi hivernale. De grandes ombres descendaient sur la plaine ; au loin, au-dessus de la cime des arbres, une brume s'était formée. De part et d'autre de la voie de chemin de fer s'étendaient des champs de petits pois. Le parfum doux de leurs feuilles vertes, porté par la brise fraîche du soir, me fit penser étrangement que ma nouvelle vie serait très solitaire, aussi solitaire que cette soirée d'hiver, aussi solitaire que la vaste plaine et les lignes sombres de la forêt au loin.

Toute la nuit, je parcourus en char à bœuf près de vingt-cinq kilomètres. Sous la bâche censée me protéger, mes vêtements et la couverture que j'avais apportée de Calcutta

étaient glacés. Qui se serait douté que le froid fût si vif dans cette région ! Au lever du soleil, j'étais toujours en chemin. Le paysage avait changé, la nature avait pris un autre aspect. Il n'y avait plus de fermes ni de champs cultivés, et guère d'habitations. Ce n'était que des forêts, denses ou clairsemées, et des plaines incultes.

J'arrivai à la katcheri, le bureau, à dix heures du matin. On avait défriché un petit terrain pour y installer quelques huttes faites de bois, de branchages et de paille. La katcheri était délimitée par une clôture de branches de tamaris sauvages et d'herbes sèches enduites de boue.

Les huttes venaient juste d'être construites et, dès l'entrée, une odeur d'herbe à peine sèche et de paille fraîchement coupée vous assaillait. J'appris qu'auparavant la katcheri était de l'autre côté de la forêt mais comme l'eau y manquait en hiver, on l'avait déplacée ici, la proximité d'une source garantissant de l'eau toute l'année.



Jusque-là, j'avais passé presque toute ma vie à Calcutta, avec des amis, dans les bibliothèques, les théâtres, les cinémas et les concerts. Rien d'autre n'existait pour moi. Et voilà que je me retrouvais dans un endroit tellement solitaire que je n'en avais pas même idée, et pour quelques roupies par mois ! Les jours se succédaient : le soleil se levait à l'est, au-dessus des cimes lointaines, et le soir, il s'enfonçait en colorant de pourpre les hautes herbes et les tamaris sauvages. Entre les deux s'étiraient onze longues heures d'hiver, aussi vides que la jungle autour de moi. Au tout début, je me demandais comment occuper ces longues journées. Le travail est une bonne occupation, certes, mais je venais d'arriver, je ne comprenais pas encore bien la langue des gens d'ici et je n'avais pas encore

réussi à bien considérer l'organisation du travail. Je restais donc dans ma hutte à lire les livres que j'avais apportés. Les gens de la katcheri étaient pour moi comme autant de sauvages, ils ne comprenaient pas ce que je disais, et moi, je ne les comprenais pas non plus. Les premiers dix jours furent éprouvants. Je me disais que ce travail n'en valait pas la peine ; plutôt que dépérir ici il aurait mieux valu jeûner à Calcutta. Quelle erreur j'avais faite en venant dans cette jungle déserte à la demande d'Abinash ! Ce n'était pas une vie pour moi.

Une nuit, alors que je pensais à tout cela, le vieux secrétaire du bureau, Goshta Chakravarti, entra dans ma chambre. C'était la seule personne avec qui je pouvais parler bengali et me sentir un peu libre. Originaire d'un village du district de Burdwan, il vivait ici depuis dix-huit ans environ.

« Prenez place, Goshta *babu* », lui dis-je.

Il s'assit et commença : « Je suis venu vous parler en privé. Ne faites confiance à personne. Ce n'est pas le Bengale. Ici, il n'y a que des mauvaises gens...

— Au Bengale, les gens ne sont pas tous bons, il s'en faut de beaucoup, Goshta *babu*...

— Je sais, monsieur le directeur. C'est pour ça et à cause du paludisme que je suis venu ici. J'ai eu beaucoup de mal au début, cette jungle m'oppressait. Maintenant, quand je dois aller à Purnea ou à Patna, je ne peux pas y rester plus de deux jours. Et ne parlons pas de mon pays d'origine.

— Que dites-vous là ! m'exclamai-je en le regardant avec curiosité. Pourquoi donc ? Vous vous languissez de cette jungle ? »

Goshta *babu* me regarda avec un petit sourire. « Exactement. Vous aussi, vous comprendrez. Vous venez d'arriver de Calcutta et vous vous agitez en pensant à la ville, vous êtes jeune aussi. Après quelques jours ici, vous verrez.

— Qu'est-ce que je verrai ?

— La forêt vous possédera. Petit à petit, vous ne supporterez plus l'agitation ni la foule. J'ai fait la même expérience. Le mois dernier, je suis allé à Monghyr pour un procès. Je n'arrêtais pas de me demander quand je pourrais m'en aller et revenir ici. »

Je priai Dieu de m'épargner un tel état d'esprit. Qu'Il fasse en sorte que, bien avant cela, je donne ma démission et rentre à Calcutta !

« Gardez toujours un fusil à portée de main quand vous dormez, poursuivit-il. Ce lieu n'est pas sûr. Il y a eu un vol à main armée à la katcheri. Depuis, on ne garde plus d'argent ici, c'est mieux comme ça.

— C'était il y a longtemps ? demandai-je.

— Pas très longtemps. Il y a neuf ans environ. Quand vous serez resté ici quelque temps vous saurez tout. Cette région n'est pas du tout sûre. Et puis, au milieu de cette forêt, si on tue quelqu'un pour le voler, qui le saura ? »

Après son départ, j'allai me poster à la fenêtre. La lune s'était levée au-dessus des arbres, une branche de tamaris se dessinait sur la lune. On eût dit une peinture d'Hokusai.

Quelle idée de venir travailler ici ! Si j'avais su que cet endroit était dangereux, je n'aurais jamais donné ma parole à mon ami.

Malgré tous mes soucis, la vue de la lune qui venait de se lever m'enchantait.



À quelque distance de la katcheri s'élevait une butte rocheuse sur laquelle se dressait un grand et vieux banyan qu'on appelait Grant Saheb. J'ai mis longtemps à savoir pourquoi on lui donnait ce nom. Un après-midi silencieux, où je me promenais, je montai sur la butte pour contempler le coucher du soleil.

Sous le banyan, dans l'ombre épaisse du soir imminent, je revis tout en un clin d'œil – les scènes de ma vie à Calcutta : le foyer de Kolutala, les réunions de copains près du pont de Kapali et mon banc favori au bord du Goldighi. Chaque jour, à cette heure, je m'y asseyais pour contempler le flot incessant des passants et des véhicules de toutes sortes sur College Street. Soudain, je pris conscience de la distance qui nous séparait. Une terrible nostalgie me remplit le cœur. Où donc étais-je ! La nécessité de travailler m'obligeait à vivre en un lieu inconnu sous un toit de chaume à la lisière d'une forêt solitaire. Y avait-il des êtres humains ici ? Il n'y avait personne, pas un homme, la solitude était totale. Les gens de ce pays étaient des ignorants, des sauvages, qui ne comprenaient pas quand on leur adressait une parole aimable. Me faudrait-il vivre en leur compagnie jour après jour ? Dans ce crépuscule qui n'en finissait pas, avec le sentiment d'être absolument seul, une grande tristesse m'envahit et j'eus peur. Je pris une décision : ce premier mois était presque fini et je parviendrais à tenir encore le mois suivant. Ensuite, j'écrirais une longue lettre à Abinash pour lui donner ma démission. Puis je retournerai à Calcutta où je serai accueilli par des amis cultivés, je mangerai une nourriture décente, j'écouterai de la bonne musique, je me mêlerai à la foule des humains et je pousserai des soupirs de soulagement en entendant les voix joyeuses d'un grand nombre d'êtres humains.

Aurais-je pu deviner à quel point j'aimais vivre au milieu de mes semblables ! Je n'ai peut-être pas toujours rempli mes devoirs envers eux, mais je les aime, c'est sûr. Sinon pourquoi souffrirais-je tant de les avoir quittés ? Ce vieux musulman qui vendait des livres d'occasion dans la rue devant Presidency College, j'ai passé des heures à feuilleter ses bouquins et ses revues. J'aurais peut-être dû en acheter, mais je ne l'ai pas fait. Il me parut très proche, lui aussi, il y avait si longtemps que je ne l'avais pas vu.

Je rentrai chez moi, j'allumai pour lire. Je m'étais à peine installé à la table que Muneshwar Singh, le garde de la katcheri, entra et me salua.

« Que veux-tu, Muneshwar ? »

Je commençais tout juste à parler un peu de patois hindi.

« Ce serait bien si vous donniez au comptable l'ordre de m'acheter une casserole en fer, me dit-il.

— Pour quoi faire ? »

L'espoir illuminait son visage. Il répondit humblement : « C'est très commode d'avoir une casserole en métal, maître. Je peux l'emporter partout avec moi, y faire cuire mon riz, mettre des choses et manger dedans, elle ne se cassera pas. Je n'ai pas une seule casserole. Ça fait longtemps que j'en ai envie mais je suis très pauvre, une casserole coûte six *annas*, comment pourrais-je payer ça ? C'est pour cela que je suis venu vous trouver, maître, il y a si longtemps que j'en ai envie, si le maître ordonnait que je puisse en avoir une ! »

C'était la première fois que j'entendais dire qu'une casserole en métal avait tant de qualités et que des gens rêvaient la nuit d'en posséder une. Il y a sur terre des populations si misérables que posséder une casserole en fer leur semble le paradis... J'avais entendu dire que les habitants de cette région étaient très pauvres, mais à ce point ! Je fus très ému.

Le lendemain, grâce à ma signature sur un bout de papier, Muneshwar Singh vint me saluer en tenant une casserole bon marché qu'il avait achetée au marché de Naugacchiya. Il la posa par terre : « Ça y est, maître, grâce à vous, je l'ai eue, cette casserole ! » En voyant l'expression de ravissement sur son visage, je me dis pour la première fois depuis un mois : « Ce sont de braves gens ; leur vie est bien dure ! »

## CHAPITRE 2

J'avais du mal à me faire à cet endroit. J'arrivais tout juste du Bengale, j'avais toujours vécu à Calcutta, et cette solitude boisée pesait comme une pierre sur ma poitrine.

Certains après-midi, je partais me promener très loin. Aux alentours de la katcheri, il était encore possible d'entendre des voix humaines mais très vite les tamaris sauvages et la haute savane d'herbes de kans cachaient les bâtiments et j'avais alors l'impression d'être vraiment seul au monde. Au-delà, de part et d'autre de la vaste plaine, il n'y avait plus que des arbres en rangs serrés, des bois et des fourrés – des *gajari*, des acacias, des épineux et des rotins. Le soleil couchant étalait du vermillon sur la cime des arbres. La brise du soir portait des parfums d'herbe et de fleurs sauvages, chaque bosquet résonnait du gazouillis des oiseaux, notamment des perruches de l'Himalaya. La plaine herbeuse s'étendait librement, avec, au loin, la ligne vert sombre de la forêt.

À cette époque, il me semblait que je n'avais jamais vu de paysages tels que la nature me les offrait ici. Aussi loin que portait mon regard tout m'appartenait ; j'étais le seul être humain, et personne ne viendrait rompre ma solitude. Dans le silence du soir, sous le ciel infini, mon esprit et mon imagination s'envolaient jusqu'aux limites de l'horizon.

À quelques kilomètres de la katcheri se trouvait une sorte de vallée où s'écoulaient des petites cascades de montagne bordées de lis sauvages, qu'on appelle lis araignées dans les jardins de

Calcutta. Je n'en avais jamais vu à l'état sauvage et je n'avais jamais imaginé que ces massifs somptueux sur les rives caillouteuses d'un ruisseau solitaire puissent être la source d'une telle beauté ni qu'ils dégagent un parfum si doux et si tendre. Par la suite, j'y suis retourné souvent, pour y jouir de la solitude, du silence, et du ciel nocturne.

Parfois j'y allais à cheval. Au début je ne savais pas bien monter mais j'appris avec le temps. Et je me rendis compte que c'était la plus grande joie que l'on puisse avoir dans la vie. Il faut avoir chevauché sans but dans une immense étendue déserte pour comprendre cette allégresse.

Un groupe d'employés faisait des relevés à une trentaine de kilomètres de la katcheri. Souvent, le matin, après avoir bu une tasse de thé, j'y allais à cheval. Je ne revenais parfois que tard dans l'après-midi et, parfois, les étoiles s'étaient levées au-dessus de la savane et Jupiter brillait de tous ses feux. Les nuits de lune, l'air était tout embaumé du parfum des fleurs sauvages ; le jappement des chacals sonnait les heures et les criquets crissaient en chœur.



Je me donnais beaucoup de mal pour accomplir le travail qui m'avait été confié. Distribuer tant de centaines d'hectares n'est pas une tâche facile. C'est l'une des choses que j'ai apprises depuis mon arrivée : il y a environ trente ans, le Gange était sorti de son lit, engloutissant les terres en son sein. Quand elles avaient ressurgi, dix ans plus tard, le propriétaire n'avait pas voulu reprendre ceux dont les pères et les grands-pères étaient partis s'établir ailleurs après que le fleuve eut envahi leurs terres. Il préférait les confier à de nouveaux arrivants dont il pouvait exiger une avance importante et un revenu élevé. Les anciens fermiers, privés de ressources, de domicile, et désormais très

pauvres, auxquels on ne reconnaissait pas leurs justes droits, n'obtenaient pas qu'on leur rende leurs terres en fermage malgré leurs supplications.

Beaucoup vinrent me trouver. Ils faisaient peine à voir, mais c'étaient les ordres du propriétaire : il ne fallait pas attribuer de terre aux anciens fermiers, car une fois installés, ils pourraient selon la loi revendiquer leurs anciens droits. Sans terre et sans logis depuis vingt ans, ils s'employaient comme ouvriers ici et là. Quelques-uns cultivaient un petit lopin, beaucoup étaient morts, et leurs descendants étaient impuissants ou mineurs, des fétus de paille face à la puissance du propriétaire.

Mais où donc trouver de nouveaux métayers ? Les candidats venus des districts voisins de Monghyr, Purnea, Bhagalpur, ou Chapra reculaient devant les sommes demandées. Seuls cinq d'entre eux avaient accepté de prendre en fermage un peu de terre. À ce rythme, il faudrait plus de vingt ans avant que tous ces hectares de forêt soient distribués.

Nous avons une autre katcheri plus petite, elle aussi en pleine jungle, à une trentaine de kilomètres de celle où j'habitais. L'endroit s'appelait Labatuliya, et était tout aussi sauvage qu'ici. L'idée d'y avoir un bureau venait du fait que, chaque année, il fallait percevoir les taxes dues par les bergers qui amenaient leurs vaches et leurs buffles y pâture pour la saison. À part cela, il y avait des hectares de jujubiers sauvages que des fermiers louaient pour leurs élevages de vers à soie. C'était pour être sûr de percevoir ses dûs, que le propriétaire avait établi à Labatuliya un comptable payé dix roupies le mois. Il vivait à la petite katcheri.

Le moment était venu de mettre en fermage les hectares de jujubiers. Un matin, je me mis en route à cheval pour Labatuliya. Il me fallait traverser, sur une dizaine de kilomètres, un plateau de terre rouge couvert d'une végétation très variée

qu'on appelait Phulkiya-baihar. Par endroits, la forêt était si dense que les branches feuillues touchaient les flancs du cheval. À l'endroit où Phulkiya-baihar rejoignait la plaine, une petite rivière de montagne coulait sur des cailloux. À la saison des pluies l'eau y était très profonde tandis qu'en hiver il y en avait peu.

C'était la première fois que je me rendais à Labatuliya. Une petite hutte en paille avait été bâtie de plain-pied, directement sur la terre battue. Les murs de la hutte, ainsi que la palissade, étaient faits d'un tressage d'herbes de kans et de feuilles de tamaris sauvages séchées. Quand j'y arrivai, en début de soirée, il faisait beaucoup plus froid que là où j'habitais. La nuit venue, j'étais complètement glacé.

Les gardes qui m'accompagnaient allumèrent un feu de branchages et je m'assis à côté dans un fauteuil de toile ; les autres se mirent en cercle autour du feu. Le comptable avait apporté une grosse carpe de quatre kilos et l'on se demanda qui la cuisinerait. Je n'avais pas amené de cuisinier et ne savais pas faire la cuisine. Il y avait là plusieurs personnes qui voulaient me voir et qui m'attendaient. L'un d'eux, un brahmane de Mithila appelé Kantu Misra, fut chargé de préparer mon repas.

« Tous ces gens veulent-ils louer des terres ? demandai-je au comptable.

— Non, maître. Ils sont venus pour le repas. Ils sont arrivés il y a deux jours en apprenant que vous veniez. C'est l'habitude des gens de ce pays. Demain, il en viendra sûrement beaucoup plus. »

Je n'avais jamais entendu une chose pareille.

« Quoi ! dis-je, mais je ne les ai pas invités !

— Ils sont très pauvres, maître. Ils ne mangent jamais de riz. Toute l'année, ils se nourrissent de farine de maïs ou de lentilles. Quand ils ont du riz, c'est un festin pour eux. Grâce à votre venue, ils ont cru qu'ils pourraient en manger et c'est

l'envie qui les a amenés jusqu'ici. Vous verrez, il en viendra beaucoup d'autres.»

Je me dis que les habitants du Bengale avaient bien de la chance. Dieu sait pourquoi, mais ce soir-là, j'éprouvai de l'affection pour ces hommes avides d'un bon repas. Ils bavardaient entre eux, assis autour du feu, et je les écoutais. Au début, ils n'avaient pas voulu se mettre près de moi, par respect, et avaient gardé leurs distances. Je les fis s'approcher. Kantu Misra avait allumé tout près un feu de branchages sur lequel il faisait cuire le poisson. La fumée s'élevait aussi parfumée que de l'encens. Lorsqu'on s'éloignait du feu, on avait l'impression que de la glace tombait du ciel.

À la fin du repas, la nuit était bien avancée. Tous avaient pris part au festin. Puis, ils s'étaient de nouveau assis autour du feu. Le froid nous glaçait le sang dans les veines. C'était un endroit ouvert aux quatre vents, et la proximité de l'Himalaya faisait sans doute baisser encore la température.

Nous étions sept ou huit autour du feu. En face de nous se dressaient deux petites huttes de paille : l'une m'était réservée et l'autre abriterait tous les autres. Au-dessus de nos têtes, l'immensité du ciel était constellée d'étoiles. J'avais l'étrange impression d'avoir été chassé de la terre qui m'était familière pour vivre une existence mystérieuse sur une planète inconnue quelque part dans l'espace.

Un homme d'une trentaine d'années avait particulièrement attiré mon attention. Il se nommait Ganori Tewari. De taille moyenne, il avait le teint sombre et des cheveux longs. Son front était marqué de deux traits horizontaux. Il n'avait qu'un gros châle de coton pour se protéger du froid, pas même un gilet comme c'est l'habitude des habitants de cette région. J'avais remarqué qu'il regardait les autres avec embarras et n'exprimait jamais d'opinion contraire bien qu'il ne parlât pas moins souvent. En réponse à mes questions, il n'avait qu'un

seul mot : « Maître. » Lorsque les gens d'ici acquiescent aux paroles d'une personne d'un rang supérieur, ils se contentent de pencher légèrement la tête en disant respectueusement : « Maître. »

Je m'adressai à lui : « Où habites-tu, Ganoriji ? »

Il ne s'attendait pas du tout à ce que je le questionne ainsi directement. Il me regarda d'un air étonné et répondit : « À Bhimdastola, maître. » Puis il me raconta sa vie, non pas d'un seul trait mais par bribes, en réponse à mes questions.

Le père de Ganori Tewari était mort quand il avait douze ans. Une vieille tante l'avait ensuite élevé avant de mourir cinq ans plus tard. À ce moment-là, Ganori partit dans le vaste monde en quête de son destin. À l'est, la ville de Purnea, à l'ouest, la limite du district de Bhagalpur, au sud, ce Phulkiya-baihar recouvert de forêts, et, au nord, la rivière Kushi, tel était son univers. Il allait de village en village. Il assurait à grand peine son repas de farine de lentilles et de galettes de *cheena*, une sorte de millet, parfois en célébrant des cultes chez les paysans et parfois en enseignant dans une école villageoise. Depuis deux mois, il n'avait pas de travail, car l'école de Parbata avait fermé et l'immense étendue forestière de Phulkiya-baihar était inhabitée. Il suivait à présent ceux qui faisaient paître leurs buffles dans cette jungle en mendiant sa nourriture. Ce jour-là, il était venu jusqu'ici en apprenant que j'arrivais. Telle était l'histoire de sa vie. La manière dont il expliquait la raison de sa venue était encore plus édifiante.

« Pourquoi tant de gens sont-ils venus ici, Tewariji ? »

— Maître, ils ont entendu dire que le *manager* allait venir à la katcheri de Phulkiya et que si on y allait on aurait un repas de riz, alors ils sont venus, et moi avec eux.

— Les gens d'ici ne mangent pas souvent de riz ?

— Où en trouveraient-ils ? À Naugacchiya, les Marwaris en mangent tous les jours, du riz, mais moi, cela fait trois

mois que je n'en ai pas mangé. La dernière fois, c'était pour l'équinoxe de fin septembre, on était tous invités chez Rasbehari Singh, un riche Rajput. Il nous a donné du riz. Et après, ça a été fini. »

Aucun n'avait de vêtement chaud par ce froid terrible, aussi passèrent-ils la nuit autour du feu. Puis, quand le froid se fit encore plus vif et qu'il leur fut impossible de dormir tant ils étaient gelés, ils attendirent le lever du soleil, serrés l'un contre l'autre, encore plus près du feu.

J'éprouvai soudain pour eux une grande sympathie qui me surprit moi-même. C'était leur pauvreté, leur simplicité, leur capacité de résistance dans un combat si dur. Ces forêts sombres et ce rude environnement ne leur avaient pas offert les voies faciles du luxe mais ils avaient fait d'eux des hommes. Je fus stupéfait de l'énergie qu'il leur avait fallu pour marcher quinze kilomètres depuis Bhimdastola ou Parbata dans l'espoir de manger du riz sans même y avoir été invités – et par l'intense plaisir qu'ils y prenaient.

Tard dans la nuit, un bruit me réveilla. Sortir la tête des couvertures était pénible dans ce froid, et je n'avais pas pris les vêtements, le matelas et l'édredon nécessaires, ignorant qu'ici le froid était si vif. J'avais seulement apporté la couverture dont je me servais à Calcutta. Aux dernières heures de la nuit, elle était glacée. J'étais arrivé à peu près à chauffer le côté où j'étais couché mais en me retournant j'eus l'impression de plonger dans l'eau froide d'un étang tant le lit était glacé. Quelque part dans la forêt, un martèlement se faisait entendre, comme si une foule courait en écrasant les branches et les feuilles sèches des tamaris. Ne comprenant pas ce qui se passait j'appelai le garde Vishnuram Panré et l'instituteur Ganori Tewari. Ils se relevèrent, à demi endormis. Aux dernières lueurs du feu de la veille, leurs visages exprimaient un respect ensommeillé. Ganori tendit l'oreille un instant, puis il déclara :

« Ce n'est rien, maître, juste des antilopes *nilgai* qui courent dans la forêt. » Quand il eut dit ces mots, il allait se retourner et se remettre à dormir lorsque je demandai :

« Pour quelle raison les *nilgai* se mettent-elles à courir au milieu de la nuit ?

— Elles sont sûrement poursuivies par un autre animal, quoi d'autre ? répondit Vishnuram Panré sur un ton rassurant.

— Quelle sorte d'animal ?

— Une bête sauvage, maître, rien de plus. Peut-être un tigre, ou un ours... »

Instinctivement, mon regard se porta sur les murs de tamaris et d'herbes sèches de ma hutte. Si légers qu'ils seraient tombés sous la poussée d'un simple chien. Inutile de dire que je ne fus pas rassuré en apprenant qu'un tigre ou un ours poursuivait, non loin d'ici, des *nilgai* dans le silence de la nuit.

Peu après, l'aube se leva.



Plus les jours passaient, plus je tombais sous le charme et la fascination de la forêt. Je serais incapable de décrire cette solitude, ou la forêt de tamaris sauvages rougie par le soleil couchant. J'avais de plus en plus l'impression que je ne pourrais plus retourner au tumulte de Calcutta en laissant derrière moi cette liberté, cette indépendance, le parfum frais de la terre brûlée de soleil et cette immense forêt qui s'étendait jusqu'à l'horizon.

Ce sentiment ne m'est pas venu en un jour. La nature sauvage s'est offerte à mes regards, m'a dépaycé et enchanté sous tant de formes, dévoilant sa beauté : les soirs, sous une coiffe de merveilleux nuages pourpres ; dans la fournaise de midi, sous l'aspect de la folle déesse Bhairavi ; au plus profond de la nuit, c'était une divine beauté baignée de clair de lune,

parfumée par les senteurs de fleurs sauvages et portant au cou une guirlande d'étoiles ; dans les nuits sans lune, comme une immense déesse Kali tenant à la main le glaive resplendissant d'Orion et irradiant tout l'espace...



De toute ma vie je n'oublierai jamais ce jour-là. C'était la pleine lune de la fête des Balançoires, Holi. Les gardes de la katcheri, qui avaient pris congé, avaient passé la journée à battre le tambour en s'aspergeant de couleurs. Voyant que les chants et les danses ne cessaient pas à la tombée de la nuit, je me mis à écrire des lettres au bureau central à la lueur d'une lanterne. Lorsque j'eus terminé, il était près d'une heure du matin à ma montre. J'étais gelé. J'allumai une cigarette que j'allai fumer à la fenêtre. Ce que je vis me stupéfia et m'enchanta : la clarté indescriptible d'une nuit de pleine lune.

Depuis que j'étais arrivé dans ce pays, je n'avais jamais veillé si tard, peut-être parce que, jusqu'alors, c'était l'hiver. C'était la première fois que je voyais la splendeur d'une nuit de pleine lune à Phulkiya.

Je sortis. Dehors, tout était désert. Les gardes qui avaient passé la journée à se divertir s'étaient endormis, épuisés. Une forêt silencieuse et une nuit solitaire. Il est impossible de décrire ce clair de lune. De toute ma vie je n'avais jamais vu une telle clarté, sans aucune ombre. Il n'y a pas de très grands arbres par ici, seulement des tamaris sauvages et les hautes herbes de kans. La lumière en tombant illuminait le sol sablonneux et les flammes blanches des herbes à moitié séchées par le soleil de l'hiver, créant un tableau d'une beauté immatérielle qui faisait presque peur. J'eus l'impression d'être absolument libre de toute attache, de toute entrave. En regardant autour de moi, je me suis dit que j'étais dans un royaume féerique inconnu où

les lois humaines n'avaient pas cours. J'avais eu tort de pénétrer sans permission en ces lieux déserts, en pleine nuit, là où les fées s'ébattent au clair de lune.

Par la suite, je suis revenu souvent à Phulkiya les nuits de pleine lune. À la mi-mars lorsque les volubilis en fleur étalent un tapis coloré sur la prairie, j'ai maintes fois respiré le doux parfum qu'elles exhalent sous les rayons de la lune. Chaque nuit, je me suis dit que si j'étais resté au Bengale je n'aurais jamais su que le clair de lune pouvait répandre une telle beauté et faire naître un tel détachement mêlé de crainte. Je n'essaierai pas de décrire les nuits de pleine lune à Phulkiya, il faut avoir vu cette splendeur de ses propres yeux ; en écouter ou en lire la description ne permet pas, ne peut pas permettre, de le ressentir. C'est uniquement sous un ciel dégagé, dans le silence et la solitude, au milieu d'une étendue de forêt qui va jusqu'à l'horizon, qu'un univers d'une telle beauté peut se déployer. Il faut vivre cette nuit de pleine lune au moins une fois dans sa vie. Celui qui a eu cette chance gardera toujours en mémoire l'une des plus exquises merveilles de la création.



Un jour, en revenant du camp d'Ajmabad où se faisaient les relevés de terrain, je me suis perdu à la tombée de la nuit. La forêt n'était pas toujours étale, des buttes sablonneuses recouvertes de plantes sauvages s'élevaient çà et là avec entre deux, parfois, une petite vallée. Mais partout, c'était la jungle, sans interruption. Je montai sur une butte pour essayer d'apercevoir la lumière au pied de l'étendard de Hanuman qui s'élevait au-dessus de la katcheri, mais je ne vis aucune lumière où que ce soit. Il n'y avait que des collines, plus ou moins hautes, des tamaris, des *akashban*, et par endroits, des grands *sal* et des lauriers. Après avoir erré pendant deux heures sans retrouver

mon chemin, je me suis soudain dit, pourquoi ne pas me diriger en regardant les étoiles. C'était l'été et Orion brillait juste au-dessus de ma tête. Mais je ne parvins pas à déterminer de quelle direction il venait. Je ne trouvai pas la Grande Ourse. Abandonnant donc l'espoir de retrouver ma route grâce aux étoiles, je laissai à mon cheval la bride sur le cou. Je parcourus ainsi quelques kilomètres avant d'apercevoir une lumière vers laquelle je me dirigeai. Dans une petite clairière se trouvait une cabane très basse, faite de branchages, devant laquelle un feu brillait, alors que nous étions en été. À quelque distance, un homme s'affairait. Il sursauta en entendant les pas du cheval et demanda : « Qui va là ? » Puis il me reconnut et, s'approchant, m'aïda à descendre de ma monture avec respect.

J'étais fatigué, j'avais chevauché près de six heures, j'avais suivi le responsable du relevé dans la forêt et ensuite je m'étais perdu. L'homme étendit une natte sur laquelle je m'assis.

« Comment t'appelles-tu ? lui demandai-je.

— Ganu Mahato, je suis de caste *gangota*. »

Je savais que, dans cette région, cette caste s'emploie à la culture et à l'élevage. Mais que faisait donc cet homme, tout seul, en pleine forêt ?

« Que fais-tu ici ? Où est ta maison ?

— Je fais paître mes buffles, maître. Ma maison est à Lachmaniya-tola, à trente kilomètres au nord de Dharampur.

— Ce sont tes buffles ? Combien en as-tu ?

— J'en ai cinq, maître », répondit-il fièrement.

Cinq buffles ! Je n'en revenais pas. Rien que pour cinq buffles, cet homme s'était construit une cabane et vivait là tout seul si loin de chez lui. Il payait en plus la taxe pour le droit de pâture. Comment passait-il son temps, jour après jour, semaine après semaine, dans cette misérable hutte ? J'arrivais de Calcutta, j'étais un jeune homme habitué des théâtres et des cinémas. Je ne comprenais pas.

Mais quand j'eus acquis plus d'expérience de ce pays je compris pour quelle raison Ganu Mahato vivait ainsi. La seule raison, et il n'y en avait pas d'autre, était que Ganu Mahato ne connaissait pas d'autre genre de vie. Il possédait cinq buffles qu'il fallait faire pâturer, donc il devait vivre seul dans une cabane de feuillage en pleine jungle. C'était très simple, il n'y avait pas à s'étonner.

Ganu me prépara un long cigare en feuille de *sal* qu'il me mit dans la main respectueusement. Je vis son visage à la clarté du feu : un large front, un grand nez, le teint très sombre. L'expression de son visage était honnête, son regard paisible. Il avait plus de soixante ans et, pourtant, tous ses cheveux étaient noirs. Sa constitution était si robuste que, même à cet âge, tous ses muscles saillaient sous la peau.

Il remit du bois dans le feu et alluma pour lui-même un autre cigare. La clarté faisait étinceler une unique casserole de laiton à l'intérieur de la hutte. Hors du cercle éclairé, c'était la nuit noire et la forêt.

« Ganu, tu vis seul ici, tu n'as pas peur des bêtes sauvages ? demandai-je.

— Est-ce qu'on peut se permettre d'avoir peur, maître ? Puisque c'est notre travail ! L'autre nuit, un tigre est venu derrière ma cabane. Il cherchait deux jeunes bufflons. Je me suis levé et j'ai frappé sur une boîte en étain, puis j'ai allumé une torche et j'ai crié. Je n'ai pas pu dormir le reste de la nuit. Ici, en hiver, les chacals jappent dans les bois.

— Qu'est-ce que tu manges ? Il n'y a pas de magasin, où trouves-tu les provisions ? Le riz, les lentilles ?

— Du riz ? Des lentilles ? Maître, est-ce qu'on a de l'argent pour acheter des choses dans les magasins ? Est-ce qu'on est des Bengalis pour manger du riz comme les *babus* ? Derrière cette jungle, j'ai deux hectares de terre où je fais pousser du *kheri* dont je fais bouillir les grains. Il y a des herbes potagères

sauvages dans la jungle, je les fais cuire avec un peu de sel, voilà ce que je mange ! Au printemps, c'est la saison des fruits de *gurmi*, c'est bon, cru avec du sel. C'est une liane qui donne de tout petits fruits. Pendant un mois, tous les pauvres de la région s'en nourrissent. Les enfants viennent en bandes les cueillir dans la forêt.

— Vous aimez ça, des grains de *kheri* bouillis et des herbes tous les jours ?

— Que faire, maître ? On est pauvres, comment pourrions-nous manger du riz comme les *babus* bengalis ? Par ici, les seuls qui ont du riz, c'est Rasbehari Singh et Nandalal Panré, ils en mangent deux fois par jour. Toute la journée, je cours derrière mes buffles, maître, et quand je rentre le soir, j'ai tellement faim que je me régale de n'importe quoi.

— Tu as déjà allé à Calcutta, Ganu ?

— Non, maître. Mais j'en ai entendu parler. Je suis allé une fois à Bhagalpur, c'est une très grande ville. J'y ai vu une automobile, une chose formidable ! Pas de cheval, rien, ça marche tout seul. »

J'étais stupéfait par une telle santé à son âge. Il me fallut admettre aussi qu'il ne manquait pas de courage. Ses buffles étaient sa seule ressource. Il n'y avait personne pour acheter leur lait dans cette jungle, il en faisait donc du beurre qu'il transformait en *ghi* et qu'il allait vendre tous les deux ou trois mois aux négociants *marwari* du marché de Dharmapur, à quinze kilomètres de là. Et pour subsister, il avait ces deux hectares de champs de *kheri*, appelé aussi herbe de *shyama*, encore une sorte de millet dont les grains bouillis sont la nourriture principale des pauvres de ce pays. Cette nuit-là, Ganu me reconduisit jusqu'à la katcheri, mais il m'avait tellement plu que j'ai passé ensuite beaucoup d'après-midi tranquilles à bavarder avec lui devant un feu. Personne d'autre n'a pu autant que Ganu m'informer des particularités de cette région. J'ai entendu de

sa bouche bien des histoires étranges : celle des serpents fabuleux, celle des pierres vivantes et celle de l'enfant nouveau-né qui marchait, etc. Les contes de Ganu paraissaient très mystérieux et plaisants dans cet environnement sauvage et désolé. Mais je savais qu'à Calcutta ils auraient paru absurdes et mensongers. Les histoires ne peuvent pas être écoutées n'importe où. Et elles ne peuvent pas non plus être racontées n'importe comment. Leur charme dépend beaucoup du cadre et des circonstances de leur écoute, les amateurs le savent bien. Parmi toutes les expériences de Ganu, l'histoire de la divinité des buffles sauvages, Tārbaro, fut celle qui m'étonna le plus. Je la raconterai plus tard car elle a une conclusion extraordinaire. Je dirai seulement que les histoires que me raconta Ganu n'étaient pas des contes de fées mais participaient de sa propre expérience. Passant toute sa vie au contact de la nature, au plus profond de la forêt, il en était devenu un parfait connaisseur. On ne pouvait pas se moquer de ce qu'il disait. Et je ne pense pas non plus qu'il était doué d'assez d'imagination pour inventer ces histoires.